Master Negative Storage Number

OCI00066.16

Les petites gaudrioles

Paris

[18--]

Reel: 66 Title: 16

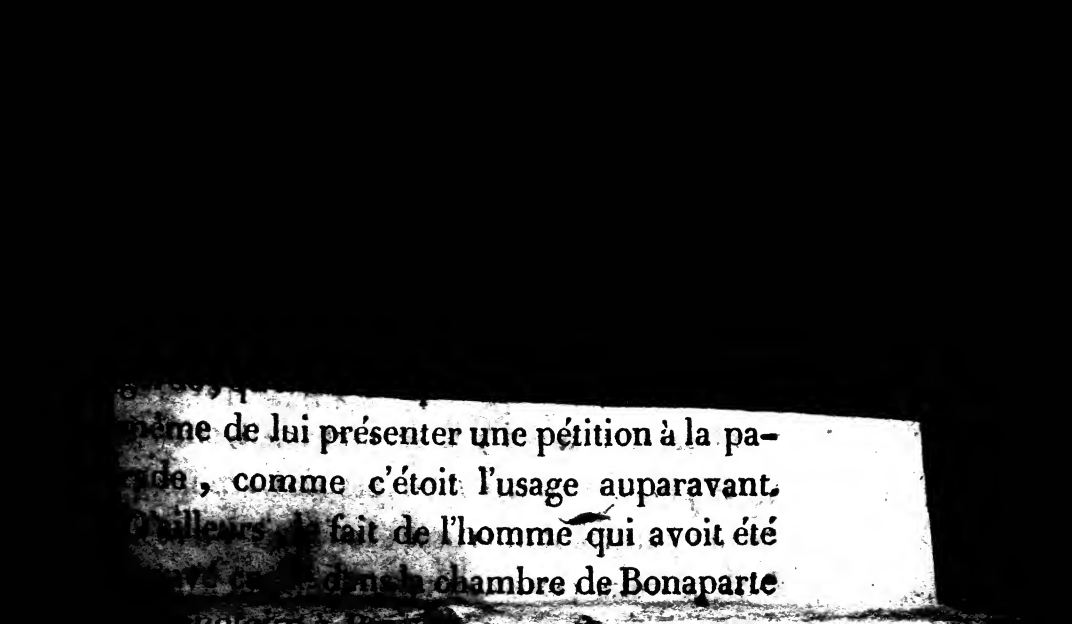
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCL66.16

Control Number: BCA-3411
OCLC Number : 06963167
Call Number : W 381.54S P445
Title : Les petites gaudrioles, ou, Le nouveau chansonnier de la table et du lit.
Imprint : Paris : Chez Locard et Davi, libraire, [18--]
Format : 126 p. ; 11 cm.
Subject : Songs, French.
Subject : Chapbooks, French.

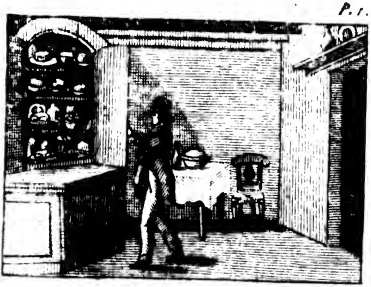
MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12-14-94
Camera Operator: CS


même de lui présenter une pétition à la pa-
de, comme c'étoit l'usage auparavant.
d'ailleurs le fait de l'homme qui avoit été
dans la chambre de Bonaparte

Le cœur d'Iris ne fut jamais sévère ;
Elle a pitié de mon pauvre orphelin ;

Les petites Gaudrioles
— ou —
LE NOUVEAU
CHANSONNIER
DE
la Table et du Lit.

P. 1.



A chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des Dieux;

PARIS,
Chez Levrand Jne Libraire,
Quai des Augustins, N.° 3.

DAMAGED PAGE(S)

lage, mais ils furent eux-mêmes arrêtés.

Bonaparte ne s'en tint pas là, dans son

LES PETITES
GAUDRIOLES,
OU
LE NOUVEAU
CHANSONNIER
DE
LA TABLE ET DU LIT.

PARIS,
Chez LOCARD et DAVI, Libraire, quai des Augustins, n° 3

EPERNAY,
DE L'IMPRIMERIE DE WARIN-THIERRY.

W 381.545 P945
9766 Tw

LE NOUVEAU CHANSONNIER DE LA TABLE ET DU LIT.

CHANSON DE TABLE.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Aussitôt que la lumière
Vient éclairer mon chevet,
Je commence ma carrière
Par visiter mon buffet.
A chaque mets que je touche,
Je me crois l'égal des dieux;
Et ceux qu'épargne ma bouche,
Sont dévorés par mes yeux.

Boire est un plaisir trop fade
Pour l'ami de la gaîté ;
On boit lorsqu'on est malade,
On mange en bonne santé.
Quand mon délire m'entraîne,
Je me peins la volupté
Assise, la bouche pleine,
Sur les débris d'un pâté.

A quatre heures, lorsque j'entre
Chez le traiteur du quartier,
Je veux toujours que mon ventre
Se présente le premier.
Un jour les mets qu'on m'apporte
Sauront si bien l'arrondir,
Qu'à moins d'élargir la porte,
Je ne pourrai plus sortir.

Un cuisinier, quand je dîne,
Me semble un être divin,
Qui, du fond de sa cuisine,

Gouverne le genre humain.
Qu'ici-bas on le contemple
Comme un ministre du ciel ;
Car sa cuisine est un temple
Dont les fourneaux sont l'autel.

Mais, sans plus de commentaires,
Amis, ne savons-nous pas
Que les noces de nos pères
Finirent par un repas.
Qu'on vit une nuit profonde
Bientôt les envelopper,
Et que nous vînmes au monde
A la suite d'un souper.

Je veux que la mort me frappe
Au milieu d'un grand repas,
Qu'on m'enterre sous la nappe
Entre quatre larges plats ;
Et que sur ma tombe on mette
Cette courte inscription :

« Ci-gît le premier poëte
« Mort d'une indigestion. »

CHANSON A BOIRE.

Air : *Hé ! le cœur à la danse.*

Amis, aux plaisirs de Bacchus
Non, rien n'est préférable ;
Buvons tous de ce divin jus,
Et demeurons à table.
Par le vin rendu content
L'esprit devient plus piquant.
La gaîté se ranime,
Et le favori d'Apollon } *bis en chœur.*
Trouve aisément la rime,
En perdant la raison.

PAGE(S) MISSING

PAGE(S) MISSING

Buisant, versant
Et ma bouteille et ma maîtresse.

CHANSON DE TABLE.

Air nouveau.

Amis, buvons tous à plein verre !
Le vin est toujours mieux goûté,
Quand on boit avec sa bergère,
Quand on boit à sa santé.
Enivrons-nous, Bacchus l'ordonne ;
Mettons cette bouteille à bout :
Buvons tous, etc.
Que le guerrier boive à Bellone,
Je sais bien mieux placer mon choix,
C'est à l'amitié que je bois.

Que le Parnasse et ses trompettes
Frappent l'écho qui retentit !

Je ne sais que des chansonnettes,
Le sentiment fait peu de bruit.
Lorsque l'on aime, on ne peut guère
Prendre le ton du bel esprit.
On chante, on rit, etc.
En amitié, comme à Cythère,
Les cœurs sensibles savent bien
Que les grands mots ne prouvent rien.

A mon voyage en Amérique,
L'hymen m'a, je crois, bien traité.
Je ne me crois pas dans la clique,
Ou c'est sans l'avoir mérité.
J'ai femme aimable et très-pudique,
Si j'entendais par-ci par-là,
Le voilà, là, etc.
Je tiens l'écho peu véridique,
Je crois toujours pleins de vertus
L'amour, mes amis et Bacchus.

LE TRIN TRIN.

Air : *J'aime la force dans le vin.*

Dans ce monde on aime le bruit,
Mais dans l'espèce l'on diffère,
Et chacun préfère celui
Qui convient à son caractère.
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille;
C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

Pastourelles et pastoureaux
Aiment tendrement le murmure
Et des zéphirs et des ruisseaux
Qui vont caressant la verdure;
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille;

C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

Un orchestre a seul des attraits
Pour l'amateur de la musique.
Les frons, frons, frons de vingt archets
Pour lui sont un plaisir unique ;
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille ;
C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

L'attente d'un billet galant
Occupe-t-elle une fillette ?
Le cœur lui bat quand elle entend
Le pan, pan, pan de la claquette ;
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille ;
C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

Pour le guerrier dans les combats,
Tambours, clairons, artillerie,
Et des armes tout le fracas,
Voilà la plus belle harmonie;
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille;
C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

CHANSON DE TABLE.

Air : *Gai, gai, mon officier.*

Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Que la vie
Est jolie.
Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Qu'on oublie le souci.

Une onde fugitive,
Voilà notre destin;
Mais le ciel sur la rive
Fait croître le raisin.

Chantons, etc.

Peine, ennui, jalousie,
Assiégent nos foyers;
Mais ici l'on oublie
Jusqu'à ses créanciers.

Chantons, etc.

Laissons un dieu volage
Amuser des enfans.
On n'aime qu'au jeune âge,
On boit dans tous les temps.

Chantons, etc.

Combien d'heures chagrines
Suivent les doux ébats!

La rose a des épines,
Le pampre n'en a pas.

Chantons, etc.

Belles, qu'amour condamne
A de tendres langueurs,
Imitez Arianne,
Bacchus sécha ses pleurs.

Chantons, etc.

Garde, fils de Latone,
Tes neufs sœurs, ton ruisseau;
J'ai pour muse, Erigone,
Pour parnasse, un caveau.

Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Que la vie
Est jolie.
Chantons, buvons, ce n'est qu'ici
Qu'on nargue le souci.

L'ÉLOGE DE BACCHUS,

RONDE DE TABLE.

Air : *Avec ma marmotte.*

Versons, versons à grands flots
Le doux jus de la treille !
On ne trouve les bons mots
Qu'au fond de la bouteille.
Dans tout festin
C'est le bon vin,
Chers amis, qui fait dire
Le petit mot pour rire.

Bacchus, il n'est sous ta loi
Préjugé qu'on ne brave ;
Sous ton empire on est roi,
Tout autre rend esclave.

Quand la liqueur
Charme le cœur,
Le plus discret sait dire
Le petit mot pour rire.

Agnès, avant le repas,
Pour un rien s'effarouche;
Timide, elle n'ose pas
A peine ouvrir la bouche.
Qu'un peu de vin
La mette en train,
Elle entend, et sait dire
Le petit mot pour rire.

Je renonce de bon cœur,
Fortune, à tes largesses.
Tu détruis la bonne humeur,
En donnant les richesses.
Pour être heureux,
Moi, je ne veux

Que le pouvoir de dire
Le petit mot pour rire.

Est-ce au faîte des grandeurs
Qu'on trouve l'allégresse ?
Les dignités, les honneurs,
Enfantent la triste ase
Le rang, le bien
Ne me font rien,
S'ils m'empêchent de dire
Le petit mot pour rire.

La gaîté que nos ayeux
Faisaient briller à table,
Aux biens les plus précieux
Me semble préférable.
Comme ils chantaient !
Comme ils buvaient !
Comme ils aimaient à dire
Le petit mot pour rire !

Chez nous tu vins tout changer,
Funeste anglomanie!
L'enjouement est étranger
Dans ma triste patrie.
Partout l'ennui
Règne aujourd'hui;
Et l'on n'ose pas dire
Le petit mot pour rire.

Notre hôte peu curieux
De se mettre à la mode,
S'en tient, et fait beaucoup mieux,
A l'ancienne méthode.
Tout son plaisir
Est qu'à loisir,
Chez lui l'on puisse dire
Le petit mot pour rire.

L'UNION DE BACCHUS ET DE L'AMOUR.

Air de la ronde de Henri IV.

O ma maîtresse ! ô ma bouteille !
Rions de ce grossier buveur
Qui, chantant le jus de la treille,
Insulte aux doux élans du cœur.
Plaignons l'amant peu sage
Qui laisse le vin sans retour.
Formons ensemble un trio sans partage,
Unissons Bacchus à l'Amour.

Dans nos sens quand l'amour circule,
D'un peu d'ivresse est-on fâché,
Le vin écarte le scrupule
Qui tient un doux aveu caché.
A leur double puissance

La beauté le cède en un jour,
Pour enhardir la timide innocence,
Unissons Bacchus à l'amour.

Oui, sans l'Amour, Bacchus est fade,
Et sans Bacchus l'Amour est froid.
Hébé me verse encor rasade,
C'est pour elle que je la bois.
Je sens que de ma belle
Le Champagne est un vif atour.
Je ne chéris mon verre qu'auprès d'elle.
Unissons Bacchus à l'Amour.

Tous deux ont choisi la fougère,
Pour nous combler de leurs bienfaits.
A l'ombre du mirthe et du lierre,
Buvons à nos tendres souhaits.
Sur des lèvres mi-closes,
Moi, j'aime à faire aux dieux ma cour.
Couronnons-nous de pampres et de roses.
Unissons Bacchus à l'Amour.

Passons de l'une à l'autre ivresse ;
Heureux par le cœur et les sens,
Que leur double feu m'intéresse !
Cythère et Naxe ont mon encens.
Les vignes, les bocages
Doivent nous charmer tour à tour.
Amans, buvons dans nos heureux ménages,
Unissons Bacchus à l'Amour.

LE COUP DU MILIEU,

CHANSON DE TABLE.

Air de la pipe de tabac.

Nos bons ayeux aimoient à boire ;
Que pouvons-nous faire de mieux ?
Versez ! versez ! je me fais gloire
De ressembler à mes ayeux.

Entre le Chablis que j'honore
Et l'Aï dont je fais mon dieu,
Savez-vous ce que j'aime encore ?
C'est le petit coup du milieu.

Je bois, quand je me mets à table,
Et le vin m'ouvre l'appétit ;
Bientôt ce nectar délectable
Au dessert m'ouvrira l'esprit.
Si tu veux combler mon ivresse,
Viens, Amour! viens, espiègle dieu!
Pour trinquer avec ma maîtresse,
M'apprêter le coup du milieu.

Ce joli coup, chers camarades,
A pris naissance dans les cieux ;
Des dieux buvaient force rasades,
Buvaient enfin comme des dieux.
Les déesses, femmes discrètes,
Ne prenaient point goût à ce jeu.

Vénus, pour les mettre en goguette,
Proposa le coup du milieu.

Aussitôt cet aimable usage
Par l'Amour nous fut apporté ;
Chez nous, son premier avantage
Fut d'apprivoiser la beauté.
Le sexe, à Bacchus moins rebelle,
Lui rend hommage en temps et lieu ;
Et l'on ne voit pas une belle
Refuser le coup du milieu.

Buvons à la paix, à la gloire !
Ce plaisir nous est bien permis.
Doublons les rasades, pour boire
A la santé de nos amis.
Des muses, disciples fidèles,
Buvons à Favart, à Chaulieu ;
Et, pour la santé de nos belles,
Réservons le coup du milieu.

LE VIN ET MA MAITRESSE.

Air de la rosière.

J'aime Bacchus, j'aime Manon,
Tous deux partagent ma tendresse ;
Tous deux ont troublé ma raison
Par une aimable et douce ivresse.
Ah ! qu'elle est belle ! ah ! qu'il est bon !
C'est le refrain de ma chanson.

Quand le vin coule dans mon cœur,
Et que ma mignone est présente,
Je ressens une double ardeur,
Et dans un doux transport je chante :
Ah ! qu'elle est, etc.

Manette, en me brûlant d'amour,
Me rend le vin plus agréable ;

Le vin, par un juste retour,
La rend à mes yeux plus aimable.
Ah ! qu'elle est, etc.

En partageant ainsi mes feux,
Mon cœur en est plus à son aise.
Quand il me manque l'un des deux,
L'autre me soulage et m'apaise.
Ah ! qu'elle est, etc.

De Manon si j'avais le cœur,
Lui seul pourrait me satisfaire ;
Mais ses refus et sa rigueur
Me rendent le vin nécessaire.
Ah ! qu'elle est, etc.

Des maux qu'elle me fait souffrir,
C'est ce clair qui me délivre ;
Vingt fois elle m'a fait mourir,
Vingt fois Bacchus m'a fait revivre.
Ah ! qu'elle est, etc.

De Manon regardez les yeux,
Et goûtez bien ce doux breuvage;
Quand vous les connaîtrez tous deux,
Amis vous tiendrez ce langage:
Ah! qu'elle est, etc.

Tous deux ils savent concourir
A rendre leur gloire immortelle.
Manon au vin me fait courir!
Le vin me fait courir chez elle.
Ah! qu'elle est, etc.

Chez l'Amour ma raison se perd,
Je la retrouve sous la treille;
Je sers Vénus, Bacchus me sert,
L'un m'endort, l'autre me réveille.
Ah! qu'elle est, etc.

LE DISCIPLE DE BACCHUS.

Air du petit mot pour rire.

Puisque nous sommes tous unis,
Noyons les pleurs et les soucis
Dans le jus de la treille;
Armons-nous tous d'un verre plein,
Que chacun plonge son chagrin
Au fond de sa (*ter*) bouteille.

Le vin égayant nos discours,
Le vin réveille nos amours;
Mais est-ce assez pour plaire?
Non-seulement il faut vouloir,
Mais pour bien faire le devoir,
Il faut remplir (*ter*) son verre.

Je ris de voir un amateur,
Rechercher avec trop d'ardeur
L'objet qui peut lui plaire.
Si sa voisine a trop d'attraits,
Il pourrait, sans le faire exprès,
Mettre à côté (*ter*) du verre.

Ce jour doit plaire à notre cœur;
Mais le repos est sans douceur,
Quand la gaîté sommeille.
S'il est quelque rebelle ici,
Il faudrait le plonger aussi
Au fond de la (*ter*) bouteille.

La franchise est fille du vin;
Il est ennemi du chagrin.
Oui, le vin rend sincère.
Si vous trouvez ce plaisir bon,
Il faut vider votre flacon
Jusques au bord (*ter*) du verre.

CONSEILS A UNE JOLIE FEMME.

Air : *L'Amour un iour perdit ses armes.*

O vous qui, par la seule vue,
Portez le trouble dans les sens ;
Mais qu'une pudeur ingénue
Dérobe à mes regards brûlans ;
Servez mon amoureuse envie,
Repoussez un peu ce mouchoir.
Ah ! n'en murmurez pas, Zélie,
Comment les chanter sans les voir !

Par quelle étonnante manie
Vouloir nous ravir tant d'attraits?
L'Amour en les formant, Zélie,
Épuisa sur eux tous ses traits.

On ressent un tendre délire,
Lorsqu'on y rêve seulement ;
En les regardant, on soupire :
On ferait mieux, en y touchant.

Objets que mon cœur idolâtre,
Paraissez sans déguisement ;
De la rose unie à l'albâtre
Montrez le contraste piquant...
Hélas ! cette gaze cruelle
Se plaît encor à vous cacher.
Que ma main au moins ne peut-elle
Suivre l'œil qui va vous chercher ?

LES ÉTRENNES DE LISE.

Air connu.

Lise, à douze ans, demanda ses étrennes,
Et sa maman lui donna des rubans.
C'était bien peu; mais chaque âge a les siennes;
C'était bien peu, mais Lise avait douze ans.

Lise, à treize ans, demanda ses étrennes.
On lui donna des almanachs chantans;
Du dieu d'amour elle y vit les fredaines;
Elle en sourit, car Lise avait treize ans.

A quatorze ans, Lise pour ses étrennes
Choisit Colin, la perle des amans;
Mais la maman se moquait de ses peines,
En lui disant: tu n'as que quatorze ans.

Lise, à quinze ans ne reçut point d'étrennes,
Mais l'hymen vint appaiser ses tourmens ;
Il était temps qu'elle donnât les siennes,
Et son époux eut un cœur de quinze ans.

LE SECRET RÉVÉLÉ.

Air connu.

Rose timide, simple et bonne,
Reçoit son amant dans ses bras ;
Il l'examine, et la friponne
Devient vaine de ses appas.

Combien de femmes l'on acquière
Ou par l'or, ou par des soins !
La pire, la meilleure affaire
Coûte un peu plus, coûte un peu moins,
Et, quant aux mœurs, la différence
Des filles aux femmes d'honneur,

Est celle qu'on remarque en France
Entre l'artiste et l'amateur.

Les femmes sur leur contenance
Ont le plus absolu pouvoir,
Portant au cercle une décence
Qu'elles quittent dans leur boudoir.
Le masque tombe, et l'on s'arrange
Pour jouir de la volupté :
Là tout plaît, pourvu qu'on se venge
Des ennuis de l'honnêteté.

Si chacun savait écrire
Les bons tours qu'elle s'y permet,
Quel plaisir on aurait à lire
Cet ouvrage utile et follet !
On y verrait du gai, du leste ;
Quant aux sentimens, serviteur ;
Car la femme la plus modeste
Est un vrai page au fond du cœur.

Si vous voyiez celle que j'aime,
Me dit un Céladon d'amant,
Vous changeriez bien de système,
Car c'est une âme à sentiment;
C'est la vertu la plus auguste.
Ah! je connais le pavillon;
La friponne s'est peinte en buste:
Tu n'en vois que le médaillon.

Vous, jeunes gens, que je conseille,
Gardez-vous bien de me citer;
Ce que je vous dis à l'oreille
Ne doit jamais se répéter.
Retenez ce bon mot d'un sage,
Des mœurs c'est là le grand secret:
« Toute femme vaut un hommage,
« Bien peu sont dignes d'un regret. »

Sexe charmant, si je décèle
Votre cœur en proie au désir,

A l'amour je suis infidèle,
Mais je suis fidèle au plaisir.
D'un badinage, ô mes déesses !
Gardez-vous bien de vous venger ;
Tel glose, hélas ! sur vos faiblesses,
Qui brûle de les partager.

LE ROSSIGNOL.

Air de Figaro.

Je voudrais venir moi-même
Vous rendre hommage en ce jour ;
Mais un Monsieur qui vous aime
Vous enferme à double tour.
Hélas ! dans ma peine extrême,
Que du moins mon billet doux
Puisse arriver jusqu'à vous ! (*bis.*)

En vain l'on cache une fille
Aux regards des damoiseaux ;
Pour peu qu'elle soit gentille,
De quoi servent les barreaux ?
L'Amour, à travers la grille,
Vole au gré de son désir,
Subtil comme le zéphir. (*bis.*)

Est-il de retraite sûre
Contre cet enfant ailé ?
Il veut faire sa capture
De celle qu'on tient sous clé.
Oui, l'amour dans la serrure,
Habile à commettre un vol,
Introduit le rossignol. (*bis.*)

LES INVALIDES DE L'AMOUR.

Air nouveau.

Amis, il neige sur nos têtes ;
A notre âge plus de conquêtes.
Renonçons aux tendres désirs.
Abandonnés d'un dieu volage,
Quittons Cythère avec courage,
Et cherchons ailleurs des plaisirs.

Choisissons un bonheur durable,
Jamais ingrat, toujours affable ;
Bacchus nous invite à sa cour.
Enrôlons-nous dans sa milice ;
Ce dieu reçoit à son service
Les invalides de l'Amour.

TRIBUT A UNE JOLIE FEMME.

Air : *Je sens pour l'aimable Lisette.*

D'un peu d'encens que l'amour donne,
Quelquefois les dieux sont flattés.
Osons offrir cette couronne,
Tribut de nos cœurs enchantés.
Qu'avec plaisir on rend hommage
A la beauté,
Qui joint à ce doux avantage
La bonté.

LE DÉPIT.

Air connu.

Je ne veux plus aimer Annette,
Ses yeux me font trop de rivaux :

Mon âme est toujours inquiète,
Jamais mon cœur n'a de repos.
J'entrevois jusqu'en sa conquête
Bien moins de plaisirs que de maux.

Elle a la mine si coquette,
Le regard si doux, si flatteur,
Que chacun de nous l'interprête,
Et l'interprète en sa faveur.
J'aimerais cent fois mieux qu'Annette
Nous traitât tous avec rigueur.

Sans doute elle sera fidèle
A qui pourra toucher son cœur.
Mais son regard dépend-il d'elle ?
En sera-t-il moins séducteur ?
Non, qu'elle soit tendre ou cruelle,
Je veux la fuir pour mon bonheur.

Je ne saurais quitter Annette,
Je le sens trop en ce moment

Les torts que mon dépit lui prête
Sont ce qu'elle a de plus charmant.
Qu'elle aime, elle sera parfaite,
Et je l'adore en attendant.

MA FAÇON DE PENSER.

Air : *Vive le vin, vive l'amour!*

Vive le vin! vive l'amour!
Que ce refrain soit nuit et jour
Ma devise la plus chérie!
En vain les serpens de l'envie
Sifflent autour de mes rideaux.
L'Amour lui-même assure mon repos,
Et dans ses bras je la défie.

MES SOUHAITS.

Air nouveau.

Tous mes souhaits et ma plus forte envie
Auraient été d'être un nouveau Crésus;
Des riches dons d'Amérique et d'Asie
J'aurais tâché d'amasser tant et plus;
Non pas pour moi, c'eût été pour ma mie;
Sans elle, hélas! en aurais-je voulu? (*bis.*)

D'être un héros j'aurais eu la manie,
Mars m'aurait vu suivre ses étendards;
L'antique amour, l'amour de la patrie
Ne m'eût point fait affronter les hasards
L'espoir d'offrir mes lauriers à ma mie
Seul m'eût frayé la route des Césars. (*bis.*)

D'être un Apelle il m'aurait pris envie;
Mais, sans daigner travailler pour les rois,

Si de Rubens imitant la magie,
La toile eût pu s'animer sous mes doigts,
Quel beau portrait j'aurais fait de ma mie!
Je l'aurais peinte ainsi que je la vois. (*bis.*)

Eterniser une flamme chérie
Aurait été de mes vœux le premier :
Le tendre amour, seul guide de ma vie,
Aux doctes sœurs m'eût fait sacrifier;
J'aurais été le chantre de ma mie,
J'eus mis ma gloire à la déifier. (*bis.*)

En me livrant tout à l'astronomie,
J'aurais suivi ma tendre passion :
Un nouvel astre, au gré de mon envie,
Eût de nos jours paru sur l'horizon :
Au firmament j'aurais placé ma mie,
Elle eût été ma constellation. (*bis.*)

J'aurais banni la sombre jalousie,
L'amour sincère en écarte l'horreur.

Trop délicat pour cette frénésie,
D'un feu plus pur j'aurais fait mon bonheur;
Car, en l'aimant, j'eusse estimé ma mie;
Sans mon estime aurait-elle eu mon cœur!

LA CROIX.

Air : *Que ne suis-je la fougère ?*

Présumant trop de ma lyre,
J'ai promis à ma Lison,
Dans un accès de délire,
Sur sa croix une chanson.
Parmi des vers de commande,
Si Lison veut m'en passer
Quelques-uns de contrebande,
Je suis prêt à commencer.

Ce que le monde révère
Comme un signe du Chrétien,

Par une vertu contraire,
A de moi fait un Payen.
Ah ! se peut-il que je chante,
Sans offenser l'Éternel,
Une croix qui ne m'enchante
Qu'à cause de son autel.

Lorsque sur un sein d'albâtre
Je contemple cette croix,
Ai-je tort d'être idolâtre,
Des deux larrons que je vois ?
Lison, ma faute est l'ouvrage
De ce couple séducteur,
Fier sans doute de l'hommage
Qu'il dérobe au Rédempteur.

A peine mon œil profite
De ce signe de salut,
Le mouvement qui l'agite
Me dépêche à Belzébut.
En vain je me sens coupable,

Je ne crains que tes rigueurs;
Et j'irais cent fois au diable
Pour une de tes faveurs.

Si quelqu'un sur ma doctrine
Venait à me chicaner,
Que lui-même l'examine
Avant de me condamner.
Faut-il outrer la censure
Contre un faible et tendre cœur,
Trop plein de la créature,
Pour penser au Créateur.

L'ORPHELIN.

Air : *Je suis Lindor, de Pasiello.*

Deux orphelins, accablés de misère,
Charmante Iris, implorent vos bienfaits.

Du sort cruel je braverai les traits,
Si vous prenez soin de mon petit frère.

Oui, tous les deux enfans d'un tendre père,
Au même instant nous reçûmes le jour ;
Je le chéris ; Iris, à votre tour,
Aimez, aimez aussi mon petit frère.

C'est un enfant d'un heureux caractère,
Plein de douceur auprès de la beauté ;
Si vous avez pour lui quelque bonté,
Vous logerez chez-vous mon petit frère.

Il grandira près de vous, je l'espère ;
Pour prix des soins que vous prendrez de lui,
Il fera tout pour charmer votre ennui ;
Le plaisir suit toujours mon petit frère.

A LA SOCIÉTÉ.

Le cœur d'Iris ne fut jamais sévère ;
Elle a pitié de mon pauvre orphelin ;

Dès cet instant je bénis son destin ;

Voyez Messieurs et Mesdames,

Elle s'amuse avec mon petit frère.

AVENTURES DE LISE.

Air de Marlborough.

Lise entra dans le monde
Avec joli pied, gorge ronde,
Lise entra dans le monde,
Mais Lise n'avait rien.

Mais Lise n'avait rien,
Plaire était tout son bien.
Elle enflammait le monde
Avec joli pied, gorge ronde ;
Elle enflammait le monde,
Mais en mourant de faim.

Mais en mourant de faim ;
Peut-on aimer sans pain ?
A la fin son cœur gronde,
Malgré joli pied, gorge ronde ;
A la fin son cœur gronde,
Il cherche du secours.

Il cherche du secours
Dans le sein des amours :
Chacun vient, à la ronde,
Fêter joli pied, gorge ronde.
Chacun vient à la ronde,
Un seul est accepté.

Un seul bien présenté
Suffit à la beauté.
Damis que tout seconde
Saisit joli pied, gorge ronde.
Damis que tout seconde
Rend trésor pour trésor.

Rend trésor pour trésor,
Lise compte de l'or.
Elle fait dans le monde
Briller joli pied, gorge ronde;
On vante dans le monde
Sa fortune et son cœur.

Sa fortune et son cœur,
Lise croit au bonheur.
Faut-il qu'un cœur se fonde
Sur joli pied, sur gorge ronde?
Faut-il qu'un cœur se fonde
Sur un amant trompeur!

Quoi! Damis est trompeur!
Oui, Damis est trompeur.
Pour la plus triste blonde
Il fait joli pied, gorge ronde;
Oui, la plus triste blonde;
Lui dicte un trait si noir.

Lui dicte un trait si noir ;
Lise est au désespoir.
Dans sa douleur profonde,
Adieu joli pied, gorge ronde !
Et sa douleur profonde
Est mise dans l'oubli.

Dieu ! quel mot que l'oubli
Il fait naître l'ennui.
Lise veut fuir le monde,
Cacher joli pied, gorge ronde ;
Mais vivre sans le monde !
Il faut y succomber.

Pour ne pas succomber,
Lise veut y rentrer ;
Le plaisir la seconde,
Conduit joli pied, gorge ronde,
Le plaisir la seconde,
Et dirige ses yeux.

Et dirige ses yeux ;
Il en sort mille feux.
On revient à la ronde
Baiser joli pied, gorge ronde ;
On revient à la ronde,
Tout le monde est content.

Cl[illegible] pour son argent,
A le titre d'amant.
En trompant tout le monde
Avec joli pied, gorge ronde,
Lise aime tout le monde,
Tout Paris est content.

LA FORGE DE CUPIDON.

Air : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Cupidon s'est fait maréchal,
Et ce dieu ne s'y prend pas mal ;

Il veut Manon pour domicile,
Il met sa forge dans ses yeux,
Dont il fait rejaillir des feux
Qui brûleraient toute une ville.
Tôt, tôt, etc.

Savez-vous quels sont ses soufflets ?
Deux petits tétons rondelets,
Qui s'agitent sans qu'on y touche,
Il ne faut pour les mettre en train,
Qu'y porter tendrement la main,
Ou qu'un doux baiser de la bouche.
Tôt, tôt, etc.

Mais que fait-il de ses deux bras,
Si blancs, si ronds, si délicats ?
L'Amour en a fait des tenailles ;
Ses bras charmans, quand ils sont nus,
Même mieux que ceux de Vénus
Retiendraient le dieu des batailles.
Tôt, tôt, etc.

Amis, je ne vous dirai pas
Quel est le lieu rempli d'appas
Où l'Amour a mis son enclume,
Mais sitôt qu'il y forge un dard,
Le trait s'enflamme, brille et part :
Plus il frappe, plus il s'allume.
Tôt, tôt, etc.

L'Amour sait trop bien son métier,
Pour n'avoir pas fait tout entier
Son ouvrage auprès de la belle;
Le marteau qui frappe les coups,
Ce serait moi, ce serait vous,
Si Manon n'était pas cruelle.
Tôt, tôt, etc.

MA MAITRESSE.

Air connu.

Voulez-vous que de Fanchette
Je vous parle, mes enfans ?
La petite est si drôlette,
Ses appas sont si friands,
C'est que je la baise,
C'est que je suis aise,
Que je suis, ma foi,
Plus content qu'un roi.

Fanchette, sans être belle,
A dans son minois lutin
Un tour qui nous ensorcelle,
Je ne sais quoi de si fin,
Que quand je la baise,
C'est que je suis, etc.

Sa bouche est comme une rose
Au moment d'épanouir;
Quand la mienne s'y repose,
Dieux! que je sens de plaisir!
C'est que je la baise,
C'est que, etc.

Sous le voile du mystère
Cachons ses autres appas.
Amour dit qu'il faut les taire;
Mais quand je suis dans ses bras,
C'est que je la baise,
C'est que, etc.

Fanchette reconnaissante
Me rend amour pour amour,
Avec un air qui m'enchante,
Dans mes bras elle a son tour.
C'est qu'elle me baise,
C'est que je la baise,

Que je suis, ma foi,
Plus content qu'un roi.

LE WHISK.

Air : *Ah ! ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Whisk aimable, Whisk séduisant,
Tu charmes ma bergère:
Il faut que tu sois amusant,
On te joue à Cythère.

Ta marche est celle des amours,
Le secret t'environne.
C'est le côté du cœur toujours
Qui dirige la donne.

Hymen peut te regarder noir
Par juste antipathie,

Car qui ne sait que son devoir
Chez lui perd la partie.

Tes tableaux offrent à nos mœurs
Des traits philosophiques.
Le hasard donne des honneurs,
Le savoir fait les triques.

De la retourne tout dépend,
Apprenons à nous taire;
On tâte, on invite, on s'entend
Avec sa partenaire.

Belles, pratiquez ma leçon,
Employez l'artifice;
Moins on montre son singleton,
Plus il rend de service.

Afin de plaire à votre ami,
Ayez quelque renonce,

Au point de huit on fait un cri
Bien digne de réponse.

Pour faire le scheleen fameux,
Mettez chacun du vôtre.
On n'obtient ce triomphe heureux
Qu'en entrant l'un dans l'autre.

Etes-vous malheureux, Pharez,
De Paphos c'est l'usage.
Après la robe, retirez,
Le bonheur est volage.

L'AVEU.

Air : *Lison dormait.*

Est-il beauté plus accomplie ?
Hébé, Vénus,... oui, les voilà.

Voyez sur sa gorge jolie
Ce bouton-ci, ce bouton-là ;
Et plus bas, plus bas. . alte là.
On n'voit pas ça, on n'touche pas là ;
C'est la cachette du mystère.
L'Amour jaloux défend ce lieu.
Un mortel y serait un dieu.

LA CHAPELLE.

Air : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Il me fallait faire une fin
Comme tout bon apôtre.
Je suis devenu chapelain,
Ce poste en vaut un autre.

Iris m'offrait à desservir
Sa gentille chapelle,

Je n'ai jamais su qu'obéir
Aux ordres d'une belle.

Elle est au fond d'un bois couvert,
Gardé par le mystère.
Son sanctuaire n'est ouvert
Qu'à mon seul ministère.

Un double autel de marbre blanc
Est de sa dépendance ;
Mais ce bénéfice important
Oblige à résidence.

Sans vicaire, de jour, de nuit,
Suivant les premiers rites,
Je fais office à petit bruit
Avec deux acolytes.

Quoi qu'en puissent dire les gens,
Même aux fêtes de Vierge,

Dans ma chapelle, en tous les temps,
Je n'allume qu'un cierge.
Gros prieurs et brillans prélats,
Tout engraissés d'offrande,
Ma foi, je ne troquerais pas
Avec vous de prébende.

LA LOTERIE.

Air : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

Du jeu de la loterie
Biens des gens se font un art ;
Mais leur frivole industrie
Ne peut fixer le hasard.
En vain la vieille *Clitie*
Paye cher un numéro,
Elle n'aura qu'un *zéro*. (*bis.*)

J'ai vu la jeune *Thémire*,
Dupe d'un songe flatteur,
Partager avec délire
La mise d'un beau parleur;
Mais jugez de son martyre;
Quand le tirage fut fait,
Elle n'eut qu'un pauvre *extrait*. (*bis.*)

Un suppôt de la finance,
Habile calculateur,
Fit croire à la jeune Hortense
Qu'il lui porterait bonheur.
Malgré la belle apparence,
Et leur avide désir,
L'ambe fut long à venir. (*bis*)

Une gentille vestale,
Comptait mal avec ses doigts,
Pour supporter la *cabale*,
Elle prit un villageois.

La fortune libérale,
A justifié son choix;
Le *terne* sort chaque fois. (*bis.*)

D'une chance combinée
Par un galant officier,
Son épouse consternée
Ne reçut pas un denier;
Mais elle fut consolée
Par le jeu d'un grenadier,
Qui fut le *quaterne* entier. (*bis.*)

Vous dont le talent s'intrigue
Pour devenir fortuné,
Sans humeur et sans fatigue,
Voilà l'art, soyez borné.
Le *quine* que chacun brigue
Peut enfin être amené,
Mais ruine le banquier. (*bis.*)

LA CONFESSION.

Air : *Ce mouchoir, belle Raymonde.*

C'est à vos genoux, mon père,
Que je dépose aujourd'hui
Les fautes d'un cœur sincère
Qui demande de l'appui;
Mais, quoi! suis-je donc coupable
D'avoir négligé le ciel,
Pour un objet adorable,
Ouvrage de l'Éternel?

— Écoutez-moi bien, mon frère;
Je ne suis point capucin.
— J'en suis enchanté, mon père,
Car j'ai l'odorat très-fin.
Je tiens encor à la vie;
Serait-ce un grand péché? — Non:

— J'ai vu bonne compagnie.
— Le compte en sera plus long.

Commencez, je vous écoute ;
Je ne vous soupçonne pas
D'avoir volé ; — Non, sans doute.
— Violé ; — Dans aucun cas.
— Tué ; — Non, jamais, mon père.
— Juré ; — Beaucoup, au brelan.
— On peut se mettre en colère,
Quand on perd tout son argent.

Parlons un peu du beau sexe,
C'est le point intéressant.
Votre âme paraît perplexe.
— Le cas est embarrassant.
— Combien de filles et de femmes !
— Le nombre m'est inconnu.
J'ai beaucoup aimé les dames,
J'en eus autant que j'ai pu.

— Je sens bien que la première...
— Ah ! c'était une beauté ;
C'était la fleur printanière ;
Elle vous eût enchanté.
Pied mignon et jambe fine,
Œil vif, regard assassin,
La taille la plus divine !....
— Allez donc jusqu'à la fin.

— Ce fut un beau jour de fête,
Que je commis ce péché.
Mon père, ah ! quelle conquête !
Rien ne m'en eût empêché.
Je la trouve à sa toilette,
Le sein nu, l'air languissant.
Qu'elle était belle Lisette !
— C'est le plus intéressant.

— Je l'approche, je l'embrasse,
La rougeur couvre son front.

Dans mes bras je l'entrelace,
— Pour la pudeur quel affront!
— Après quelque résistance,
Qui fit croître mon bonheur,
Je lui prouvai ma constance,
Et lui dérobai son cœur.

Vous peindrai-je les délices
Que je goûtai dans ses bras!
— En eûtes-vous les prémices
De cet objet plein d'appas?
— Je me damnai dans une heure
Jusques à sept fois au moins.
Si je vous mens, que je meure.
— Vous aviez de grands besoins.

— Dans ces heureux tems, mon père,
J'étais un fort grand pécheur.
— Vous en rabattrez, mon frère;
— Je le vois avec douleur.
— Le ciel n'est jamais injuste.
— Combien je m'en aperçois!

C'est bien mal dit que le juste
Par jour pèche au moins sept fois.

— Pensez-vous qu'à la tendresse
Vous ayiez bien renoncé ?
En feriez-vous la promesse
Au ciel que vous offensez ?
— Elle serait indiscrète ;
Car, entre nous, je sens bien
Que si je voyais Lisette,
Je ne répondrais de rien.

LE DOCTEUR.

Air du vaudeville de Figaro.

Il est un dieu tutélaire,
Un docteur couru, fêté,
Dont le geste salutaire
Est un signe de santé.

Aux femmes il a su plaire,
Et, par un accord flatteur,
Toutes vantent le docteur. (*bis.*)

Pour elles discret, habile,
Il réussit chaque jour :
Le docteur est à la ville,
Le docteur est à la cour.
D'une cure difficile,
Pour abréger la lenteur,
Il ne faut que le docteur. (*bis.*)

Le docteur qui règne en France
Est moins savant qu'on ne croit ;
Il n'a pas grande science,
Pourtant il est maître en droit ;
Et c'est pour cela, je pense,
Que bien des femmes d'honneur
Ont du goût pour le docteur. (*bis.*)

Le docteur flatte, intéresse
Les femmes dans tous les tems ;

Il gouverne avec adresse
Et leur esprit et leur sens:
On fait naître la tendresse
Dans un faible et jeune cœur
En lui montrant le docteur. (*bis.*)

Docteur chéri d'une belle,
Par lui près d'elle on peut tout;
Mes amis, d'une cruelle
Voulez-vous venir à bout?
Laissez dire la rebelle,
Et, bravant sa sombre humeur,
Faites-lui voir le docteur. (*bis.*)

O maris! qui de vos femmes
Voulez conserver le cœur,
Employez près de ces dames
Non les soupirs, la langueur;
Pour commander à leurs âmes,
Il n'est qu'un moyen vainqueur,
L'entremise du docteur. (*bis.*)

Pour la paix de son ménage,
Orgon se servait de lui ;
L'épouse fut douce et sage
Très-long-tems ; mais aujourd'hui
Elle crie, elle fait rage,
Et pourquoi ? c'est qu'au barbon
Le docteur a fait faux-bon. (*bis.*

Vieilles, jeunes, laides, belles,
Toutes aiment le docteur,
Et toutes lui sont fidèles ;
Toutes ! non : c'est une erreur.
On dit qu'il en est entr'elles,
Dans la crainte de malheur,
Qui se passent du docteur. (*bis.*)

Quoiqu'on dise et qu'on plaisante
Sur cet être séducteur,
Partout on offre, on présente,
On introduit le docteur :

Il répond à notre attente
Et nous sert avec ardeur ;
Tout se fait par le docteur. (*bis.*)

Sexe aimable, fait pour plaire,
A qui j'offre mes couplets,
Si cet éloge sincère
Près de vous a du succès,
J'en demande le salaire.
Belles, souffrez que l'auteur.
Vous présente le docteur. (*bis.*)

LES CINQ DOIGTS.

Air du voudeville de Figaro.

Boufflers peignit avec grâce
Le lieu dont chacun est fou.
Barthe et d'Arnaud, sur sa trace,
Ont chanté les yeux, le cou ;

Sans m'élever à leur place ;
D'une plus timide voix,
Je vais chanter les cinq doigts.

Un vieux, que chacun repousse,
S'il a de l'or bien compté,
Fait la cadence du pouce,
Soudain il est supporté.
Vénus va pour lui, plus douce ;
A son lit l'associer ;
Honneur au doigt financier !

Du second l'emploi me touche ;
Du mystère signe heureux,
Près d'une mère farouche
Il exprime et parle aux yeux ;
En le plaçant sur la bouche,
L'Amour fidèle et discret,
Nous dit : garde ton secret.

Celui du milieu réclame,
Mesdames, le pas sur tous ;

Quand l'Amour perd de sa flamme,
Ce doigt la réveille en vous:
Lorsqu'aussi près d'une dame,
Le dieu cueille un beau laurier,
Ce doigt est son brigadier.

Au suivant, l'Amour fidèle,
Met l'anneau de son bonheur;
Qui le reçoit d'une belle,
En retour promet son cœur.
Ce doigt d'Amour éternelle
Offre le gage enchanteur;
Je le crois un peu menteur.

Le petit, dans l'art magique,
Passe pour être en crédit;
Une femme despotique
De ce renom s'enhardit,
Et, par ce mot sans réplique,
L'Amour foible est interdit:
Mon petit doigt me l'a dit.

De tous ces doigts, ce me semble,
L'éloge est poussé trop loin ;
De l'écrire encor je tremble,
Et le dire est un besoin.
J'ai vu ces lâches, ensemble,
S'unir d'un effort commun,
Et se mettre cinq contre un.

LE JUGEMENT DE PARIS.

Air du Mirliton.

Moi qui, jadis, eus la gloire
De chansonner pour Iris,
J'ose entreprendre l'histoire
Du jugement de Pâris,
Sur le mirliton,
Mirliton,
Mirlitaine,
Sur le mirliton,
Dondon.

Un jour la belle Cythère,
Avec Junon et Pallas,
Se lavait dans la rivière
Le corps, la tête et les bras,
Et le mirliton, etc.

Quand la Discorde crottée,
Vint pour se laver aussi,
Junon toute transportée,
Dit : retire-toi d'ici,
Affreux mirliton, etc.

La Discorde en prit vengeance.
Savez-vous comme elle fit ?
Au milieu d'elles leur lance
Une pomme d'or, et dit :
Au beau mirliton, etc.

Junon qui toujours criaille,
Veut s'en saisir tout de bon ;

Vénus lui dit : la grisaille
N'est point du tout de saison ;
Pour le mirliton, etc.

Pallas dit, d'un ton sévère,
Tous vos plaisans mirlitons
Ont toujours maille à refaire ;
On ne voit nulles façons
A mon mirliton, etc.

Dans la dispute elles virent
Pâris, le jeune pasteur.
Aussitôt toutes se dirent :
Le drôle est bon connaisseur
En beau mirliton, etc.

D'une pareille corvée
Pâris ne s'effraya pas.
Il alla tête levée,
Et tour à tour feuilleta
Chaque mirliton, etc.

Junon promit la richesse ;
Au jeune berger Pâris ;
Pallas vanta la sagesse,
Mais qu'offrit dame Cypris ?
Rien qu'un mirliton, etc.

A cette douce parole,
On vit le combat cesser.
Ce Pâris était un drôle
Qui se serait fait fesser
Pour un mirliton, etc.

CHANSON A BOIRE.

Air : *La boulangère.*

Couvrons de fleurs la faulx du Temps ;
Ce vieillard trop agile
Ne nous dit pas combien d'instans
La Parque encor nous file.

Mais on attend gaîment sa fin,
Avec le vaudeville et le vin,
Avec le vaudeville.

Pour calmer les tristes ardeurs
Qu'allume en nous la bile,
Et pour adoucir les douleurs
D'une goutte indocile,
Il ne faut d'autre médecin
Qu'un joyeux vaudeville et du vin,
Qu'un joyeux vaudeville.

Si vous n'offrez à la beauté
Qu'un hommage inutile,
Ou si vous êtes supplanté
Par un rival habile,
Consolez-vous, le verre en main,
Avec le vaudeville et le vin,
Avec le vaudeville.

L'emploi des huissiers, des sergens,
Deviendrait fort stérile,
On n'aurait que de bonnes gens
Aux champs comme à la ville,
Si chacun, plus gai, plus humain,
Chantait le vaudeville et le vin,
Chantait le vaudeville.

Le spectateur, toujours nombreux,
Serait moins difficile.
L'auteur profiterait bien mieux
De sa verve fertile,
Si tout le public en refrain
Chantait le vaudeville et le vin,
Chantait le vaudeville.

CHANSON DE TABLE.

Au nouveau.

Laissons à la verte jeunesse
De Vénus les tendres soupirs.
Bacchus réserve à la vieillesse,
Chaque jour de nouveaux plaisirs; (*bis.*)
Oui, dans la coupe de Grégoire
On boit sans craindre de retour.
Souvent il en coûte de boire
Dans la coupe de l'Amour.

A tous les âges, l'on peut faire
Sa cour au dieu joyeux du vin;
Mais de voyages à Cythère,
Le plus fort se lasse à la fin. (*bis.*)

C'est dans la coupe de Grégoire
Qu'on boit jeune et sur le retour;
Mais il n'est qu'un seul tems pour boire
Dans la coupe de l'Amour.

CHANSON DE TABLE.

Air connu.

Disparaissez, on vous l'ordonne,
Rôtis pompeux, fins entremets !
Ici Bacchus, Flore et Pomone
Doivent régner seuls désormais.
On rit, on babille,
Le cœur est ouvert,
Et la gaîté brille
Au moment du dessert.

Voyez : quand un dîner commence,
Souvent on ne se connaît pas.

Mais sans peine on fait connaissance ;
Et quand vient la fin du repas ,
On rit, etc.

A raisonner chacun s'applique ,
Tous ensemble et puis tour à tour.
Tout haut , on parle politique ,
Et tout bas , on parle d'amour.
On rit, etc.

C'est du champagne qu'on apporte ;
Chacun va dire sa chanson.
Qu'on chante faux, ou non, qu'importe!
Le plaisir est à l'unisson.
On rit, etc.

Voyez cette jeune innocente ,
Buvant de l'eau , ne disant mot.
A ce vin mousseux qui la tente ,
Elle cède , en boit , et bientôt
Elle chante , etc.

Etrangère à la gourmandise,
Indifférente aux grands repas,
Lise, d'un peu de friandise,
En secret, ne se défend pas.
Elle rit, etc.

Nous, qu'un joyeux désir excite,
Et dont Momus dicte les chants;
Mes bons amis, dînons bien vite,
Mais au dessert restons long-tems.
On rit, etc.

CHANSON A BOIRE.

Air de la pipe de tabac.

Toujours d'une humeur agréable,
Partisan de la volupté,
J'aime vieille bouteille à table;
Au lit jeune et fraîche beauté.

Je vide l'une, embrasse l'autre,
J'aime, je chante, bois et ris;
D'Epicure je suis l'apôtre,
Tous les plaisirs sont mes amis. (*bis.*)

Auprès de ma jeune maîtresse,
L'aurore me trouve couché;
Le jour à la joie, à l'ivresse
Me voit tendrement attaché.
Des instans il faut faire usage;
Ils volent si rapidement!
Vivre et jouir, c'est être sage,
Le jour buveur, la nuit amant. (*bis.*)

LA COMPARAISON.

Air : *Du serin qui te fait envie.*

Vous savez mieux plaire et séduire,
Vous savez mieux aimer que nous,

Vous avez un plus doux sourire,
Vous avez le parler plus doux;
Mais, pour compléter votre empire,
Et nous mettre en tout après vous,
Mesdames, faut encor le dire :
Vous savez mieux tromper que nous.

LA DÉFENSE.

Air du vaudeville de Comment faire.

Vous abusez de mon amour,
Vous tourmentez un cœur sensible,
Disait Orphise à Célicour :
Non, non, monsieur, c'est impossible.

Célicour était jeune et beau :
Orphise, malgré sa colère,
Le suit sous un épais berceau,
Et lui dit d'un ton moins sévère :

Vous abusez de mon amour ;
Je suis trop bonne et trop sensible.
On peut venir... ah ! Célicour !
Finissez donc : — C'est impossible.

Orphise est déjà dans les bras
Du cher coupable qu'elle adore.
Sa voix expire.... mais tout bas
On l'entend murmurer encore :

Vous abusez de mon amour ;
Finissons un combat pénible.
— Je ne saurais : — cher Célicour ;
Vous le sentez, c'est impossible.

On pardonne le premier tort
En faveur d'une double offense ;
Mais cet amant, si fier d'abord,
Tout à coup perdit contenance.

Vous abusez de mon amour ;
Dit Orphise ; ah ! Dieu ! c'est horrible !

Me joueriez-vous un pareil tour ?
J'espère que c'est impossible.

Le moment n'était pas heureux ;
Célicour fuit, on le rappelle ;
Mais, en s'esquivant tout honteux,
De loin il répète à sa belle :

Vous abusez de mon amour,
Vous êtes vraiment trop sensible ;
J'en suis fâché ; mais, à mon tour,
Je dis : ma foi, c'est impossible.

L'UN VAUT L'AUTRE.

Air : *Ce fut par la faute du sort.*

Si l'inconstance d'un amant
Causait la mort de sa maîtresse,

Que de femmes subitement
On verrait mourir de tristesse!
Mais trouvent-elles des trompeurs,
Le ciel, par sa bonté féconde,
Leur donne des consolateurs,
Pour empêcher la fin du monde.

LA CONSOLATION.

Air : *Vous voyez bien ce bouquet là.*

Climène un jour, au mal d'enfant,
Criait à pleine tête;
Et son mari triste et dolent
Pleurait comme une bête.
Tout beau, tout beau, ne pleurez pas,
Dit la fine Climène;
Car, par ma foi, vous n'êtes pas
La cause de ma peine. (*bis.*

LE CONSEIL.

Air nouveau.

Amans, apprenez la science
D'économiser le plaisir ;
Oui, même après la jouissance,
Sachez qu'il faut encor jouir.
Dans les beaux jardins de Cythère,
Ne cueillez pas tout en un jour ;
Et, si vous voulez long-tems plaire,
Ménagez les fruits de l'Amour. (*bis.*)

Lorsque vous cueillez une rose,
Vous n'allez pas couper le pied ;
Si vous y laissez quelque chose,
C'est pour retrouver un rosier.
Le champ du plaisir est fertile,
Il faut savoir le moissonner ;

DAMAGED PAGE(S)

Et, pour la saison difficile,
Laisser quelque chose à glaner. (*bis.*)

LA MARCHANDE D'AMOURS.

Air : *Travaillez bon tonnelier.*

Je suis la marchande d'Amours
Qui vient d'arriver de Cythère;
Je fournis la ville et la cour
En parcourant toute la terre,
Avec mes paniers bien garnis
De marchandise à juste prix;
Achetez, achetez de mes Amours :
Je n'en vends que dans les beaux jours.

C'est dans la nouvelle saison
Messieurs, qu'il faut en faire emplète;
Sur le déclin arrive-t-on,

Chez elle toujours on achète,
A des marchandes qui n'ont plus
Que des hasards, et des rebuts.
Achetez, etc.

Que les dames disent leurs goûts,
Chacune sera satisfaite.
Petits ou grands, les voulez-vous ?
Les voulez-vous à la brochette ?
Ou déjà forts et grands garçons,
Chantant jusqu'à douze chansons ?
Achetez, etc.

Jeune fille qu'on fait languir
Dans l'attente du mariage,
Un petit amour à nourrir
Est un passe-tems qui soulage ;
Et rien ne peut charmer l'ennui,
Comme le soin qu'on prend de lui.
Achetez, etc.

Savez-vous comment on nourrit
Ces charmans petits volatiles ?
Les mâles ont grand appétit,
Mais le besoin les rend dociles ;
Voulez-vous bien les gouverner ?
Mesdames, faites les jeûner.
Achetez, etc.

Pour la femelle gardez bien
D'user de la même recette,
Messieurs, ne lui refusez rien,
Qu'en tout elle soit satisfaite.
Force bonbons, force présens,
Vous la ferez vivre long-tems.
Achetez, etc.

LES CINQ SENS.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

C'est par les yeux que tout s'exprime ;
Ce premier organe du cœur,
Un œil trahit, quand il s'anime,
Tous les secrets de la pudeur.
Qui voit vos yeux a l'âme émue,
Et si quelque jour on voulait
Qu'Amour fût doué de la vue,
Ce sont vos yeux qu'on choisirait.

Oh ! combien je plains la misère
Du malheureux qui ne voit pas !
Pour lui le jour est sans lumière,
Et la beauté n'a point d'appas ;
Mais si son oreille ravie
Entend vos sons délicieux,

Il se console par l'ouïe,
Du malheur de n'avoir point d'yeux.

Parmi ces déesses qu'on vante,
Flore est celle qui me séduit.
C'est moins la beauté qui m'enchante
Que l'air parfumé qui la suit.
Par Flore l'odorat s'éveille,
Elle en fait le sens le plus doux;
On croit respirer sa corbeille,
Lorsque l'on est auprès de vous.

Hélas! si j'osais, moins timide,
Baiser ces traits que je chéris,
Je croirais sur ma bouche avide
Presser le jus d'un fruit exquis.
Doux nectar! divine ambroisie!
Vous délectez le goût des dieux.
Si mes lèvres touchaient Zélie,
J'aurais autant de plaisir qu'eux.

L'odorat, la vue et l'ouie,
Le goût, sont des sens précieux;
Mais le toucher, ô ma Zélie!
Je crois que le toucher vaut mieux.
Sur des appas comme les vôtres,
Combien ces larcins seraient doux!
Sens charmant! si l'on perd les autres,
Toi seul peux les remplacer tous.

L'ÉPREUVE.

Air : *Vous voyez bien ce beau bouquet.*

Mathurin, veuf depuis dix ans,
Elevait ses trois filles.
Bon père chérit ses enfans,
Elles était gentilles.
Il était tems de les pourvoir;
Fille est impatiente.

Mais Mathurin voulait savoir
Quelle est la plus savante.

Un soir, c'était dans le printems,
Il leur tint ce langage :
Mes filles, il est bientôt temps
De vous mettre en ménage.
Nommez-moi chacune demain
Ce qui croît le plus vite ;
Et puis je marierai soudain
Des trois la mieux instruite.

Le chanvre, lui dit Madelon,
En moins de huit jours lève.
Annette dit : le champignon
Dans une nuit s'élève.
Babet qu'on ne soupçonnait pas,
A le mot dans la bouche :
Papa, c'est la fleur à Colas,
Qui croît quand je la touche.

L'AMANT MALHEUREUX.

Air nouveau.

Jarni, quoi qu'on en dise;
Queu tourment que c'mal d'amour!
Ce sont les yeux de D'nise
Qui m'ont joué c'malin tour.
Mais son cœur,
Mais son cœur est sans désir.
Ah! comment, ah! comment,
Comment ne pas souffrir!

De c'feu dont mon cœur brûle
Si j'veux lui parler un brin,
Ma D'nise aussitôt r'cule,
Et v'là qu'ça me fait du chagrin.
Oui, son cœur, etc.

Mol j'voudrais qu'al m'agace,
Ça r'fait ben un amoureux;
Mais ma D'nise est de glace,
Moi seul j'aime pour tous deux.
Oui, son cœur, etc.

C'est ben doux quand on s'aime,
Un baiser pris en passant.
Malgré mon soin extrême,
Ma D'nise en manquerait cent.
Oui, son cœur, etc.

Dam, quand j'vois ça j'enrage,
Et je suis triste à fair' pitié;
Car il faut ben que l'ouvrage
Soit fait d'moitié par moitié.
Mais son cœur, etc.

PORTRAIT DE LA FEMME.

Vers.

Fille à dix ans est un petit livret
Intitulé : *le berceau de nature.*
Fille à quinze ans est un joli coffret,
Qu'on n'ouvre point sans forcer la serrure.
Fille à vingt ans est un épais buisson
Dont maint chasseur pour le battre s'approche.
Fille à trente ans est de la venaison,
Bien faisandée et bonne à mettre en broche.
A quarante ans c'est un gros bastion.
Où le canon a fait plus d'une brèche.
A cinquante ans c'est un vieux lampion
Où l'on ne met qu'à regret une mèche.

LE CŒUR DES DAMES.

Le cœur est tout, disent les femmes.
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur;
Le cœur est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent les dames,
En nous parlant toujours du cœur?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas;
Et qu'on est convenu de prendre un nom honnête,
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lieu du cœur en vain Platon raisonne,
Platon s'égare seul, et n'égare personne.
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison;
Et, dans cet art charmant, la meilleure leçon
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons,
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons:
Car, que deviendraient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Etaient tournés ainsi que ceux des filles!

Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise.
Prince, Manant, Abbé, Reine, Nonne, Marquise,
Celui qui dit SANCTUS, celui qui crie ALLAH,
Le bonze, le rabin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre;
Nature, en fait de cœurs, se ploie à tous les goûts,
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes,
Mesdames et messieurs, comment en voulez-vous?
On sait partout d'un cœur tout ce qu'on veut en faire.
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend.
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre;
C'est un merveilleux instrument;
J'en jouais bien dans ma jeunesse,
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous qui cherchez le bonheur!
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse;
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque tems il s'use,
Et chacune et chacun finissent en tout lieu
Par en avoir trop, ou trop peu.
Ainsi, comme un franc hérétique:

Je médisais de Dieu, de la terre et du ciel:
En amour j'étais tout physique,
C'est bien un point essentiel;
Mais ce n'est pas le point unique:
Il est mille façons d'aimer,
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

LA FILLE ET LE CHEVAL.

CONTE.

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d un sac et d'une fille.
J'observe en passant le cheval,
Je jette un coup-d'œil sur la fille.
Voilà, dis-je, un fort beau cheval,
Qu'elle est bien faite cette fille!
Mon geste fait peur au cheval,
L'équilibre manque à la fille.
Le sac glisse à bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille.
J'étais alors près du cheval,
Le sac tombant avec la fille,
Me renverse auprès du cheval,
Et sur moi se trouve la fille,
Non assise comme à cheval,

Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval.
En me trémoussant sous la fille,
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas, la pauvre fille!
Craignant coup de pied de cheval,
Bien moins pour moi que pour la fille,
Je saisis le mords du cheval,
Et soudain je tire la fille....
D'entre les jambes du cheval,
Ce qui fit plaisir à la fille.
Il faudrait être un franc cheval,
Un ours, pour laisser une fille
A la merci de son cheval.
Je voulais remonter... la fille:
Mais prest! voilà que le cheval
S'enfuit, et laisse là la fille.
Elle court après son cheval,
Et moi je cours après la fille,
Il paraît que votre cheval

Est bien fringant pour une fille ?
Mais, lui dis-je, au lieu d'un cheval,
Ayez un âne, belle fille.
Il vous convient mieux qu'un cheval,
C'est la monture d'une fille.
Outre les dangers qu'à cheval
On court en qualité de fille,
On risque, en tombant de cheval,
De montrer par où l'on est fille.

L'ÉPAGNEUL.

Air : *Mon honneur dit que je serais coupable.*

Il faut donc être épagneul pour vous plaire?
Du vôtre au moins que le sort paraît doux !
Sans soins, sans art et sans aucun mystère
Il passe, Églé, chaque nuit près de vous.

Ah ! si jamais mon cœur vous intéresse,
(Quoique d'honneur je sois un bon chrétien)
Quand je viendrai vous peindre ma tendresse,
Au nom de Dieu traitez-moi comme un chien.

LES POMMES.

Vers.

Le ciel, pour enchanter les hommes,
Vous a fait présent de six pommes.
Sur votre visage il a mis
Deux petites pommes d'apis
D'un bel incarnat empourprées
Et que nature a colorées.
Les soucoupes et les cristaux
Ne portent pas de fruits si beaux.
Plus bas une fraîche tablette
En supporte deux de reinette,

Et l'on trouve encor plus bas
Deux autres qu'on ne nomme pas.
Elles sont de plus grosse espèce,
Elle n'ont pas moins de gentillesse.
Ce sont deux pommes de rambour,
Qu'on cueille au jardin de l'amour.
Voilà trois paires de jumelles
Qui font tourner bien des cervelles.
Eve perdit le genre humain,
N'ayant qu'une pomme à la main;
Mais notre appétissante mère
En laissant voir deux sur son sein,
Comme vous auriez pu le faire,
Et l'attrait des fruits de Cythère,
Dont l'aspect le mettait en train,
Fit succomber notre bon père.
Satan, dont l'esprit est malin,
Entrait aussi dans le mystère.
Formés comme Adam, de manger
Nous avons grande impatience,

Quand on nous donne la licence
D'entrer au jardin potager
Dont vous portez la ressemblance.
Vivent la pomme et les pommiers !
Leur aspect seul nous ravigote.
L'on doit baiser les deux premiers ;
Avec les seconds l'on pelote ;
Et, pour user des deux derniers,
Heureux qui les met en compote !

LE TOUCHER JUSTIFIÉ.

Vers a Melle ***

Pourquoi me grondez-vous quand votre colerette
Rend mon œil attentif et ma main inquiette !
Ah, répondez, Climène, et parlez sans détour ;
Le respect vous plaît-il aux dépens de l'amour !
Lorsque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle,
J'y porte, en souriant, un regard curieux ;
Mais je ressentirais une peine cruelle,
S'il ne m'était permis que d'y porter les yeux.
Ma main veut y toucher, et quand sur chaque feuille
Le désir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me séduit, il faut que je la cueille ;
Ainsi pour un plaisir j'en ai trois à la fois.
Tel est l'ordre de la nature,
Elle nous a fait naître avec des sens jaloux :
Vous, qui les enchantez, prévenez le murmure,
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

MON GOUT.

Vers.

Non, non, la Vénus, la friponne,
La Vénus de soupirs, la Vénus d'un moment,
La Vénus qui n'aime personne,
Qui séduit tant le monde, et qui n'a point d'amant
Ne seront jamais mes déesses
Je n'adorerai constamment
Que la Vénus aux belles fesses.

CONSEILS A UNE JEUNE VEUVE.

Vers.

Jeune et charmant objet, à qui pour son partage
Le ciel a prodigué les trésors les plus doux,
Les grâces, la beauté, l'esprit et le veuvage;
Jouissez du rare avantage
D'être sans préjugés, ainsi que sans époux:

Libre de ce doux esclavage,
Joignez à tous les dons le don d'en faire usage.
Faites de votre lit le trône de l'Amour;
Qu'il ramène les ris bannis de votre cour
Par la puissance maritale.
Ah! ce n'est pas au lit qu'un mari se signale,
Il dort toute la nuit, et gronde tout le jour,
Ou, s'il arrive par merveille
Que chez lui la nature éveille le désir,
Attend-il qu'à son tour chez la femme il s'éveille?
Non. Sans aucun prélude, il brusque le plaisir.
Il ne connaît point l'art d'échauffer ce qu'on aime,
D'amener par degrés la volupté suprême.
Le traître jouit seul, si pourtant c'est jouir.
Loin de vous tout hymen, fût-ce avec Plutus même.
L'Amour se chargera du soin de vous pourvoir;
Vous n'avez jusqu'ici connu que le devoir,
Le plaisir vous reste à connaître.
Quel fortuné mortel y sera votre maître!
Ah! lorsque d'amour enivré
Dans le sein du plaisir il vous fera renaître,
Lui-même trouvera qu'il l'avait ignoré.

LOGOGRIPHE.

La nuit j'habite la terre,
Et le jour je remonte aux cieux.
J'éblouis les regards d'un éclat radieux,
Mais je n'ai qu'un matin pour plaire.
Cinq lettres font mon nom : supprimez la première,
Je suis un prophète fameux.
Je deviendrai la fleur que l'on aime le mieux,
En retranchant l'avant-dernière.
Otez-les toutes deux, j'offre un mot précieux
Dont l'Amour même fait mystère,
Et qu'à l'amant qui lui sait plaire
L'amante ne dit que des yeux.

Rosée : on y trouve Osée, rose et ose.

L'AMANT D'AUTREFOIS.

Vers.

N'offrant qu'un cœur à la beauté,
Aussi nu que la vérité,
Sans arme comme l'innocence,
Sans ailes comme la constance,
Tel fut l'amour au siècle d'or.
On ne le trouve plus, mais on le cherche encor.

LES YEUX NOIRS ET LES YEUX BLEUS.

Vers.

Un jour les beaux yeux noirs aux vives étincelles,
Et les bleus aux regards doux, tendres et mourans.
(Jamais plus grave objet n'intéressa les belles!

Voulurent à la fin terminer leurs querelles,
Et que l'Amour fixât leurs rangs.
Au juge de Cythère ils présentent requête.
Ils plaident : mes amis, c'est bien en pareil cas
Qu'il est charmant de voir plaider les avocats !
L'Amour en bonne et grave tête,
Sur la foi des baisers, intègres rapporteurs,
Met ainsi d'accord les plaideurs.
Les yeux noirs savent mieux briller dans une tête.
Les bleus sont plus touchans à l'heure du berger;
Les yeux noirs savent mieux conquérir, ravager.
Les bleus gardent mieux leur conquête.
Les noirs prouvent un cœur plus vifs, mais plus léger.
Les bleus un cœur plus tendre et moins prompt à changer.
Les noirs lancent des traits, les bleus la douce flamme :
Les noirs peignent l'esprit, et les bleus peignent l'âme.

BOUTADE CONTRE LES FEMMES.

Objets sous qui tout rampe, et n'êtes que faiblesse,
Aimable ennemis qui tuez par les yeux,
Charlatans qui vendez des poisons doucereux,
Tyrans, dont le pouvoir nous plaît quand il nous blesse,
Habiles instrumens mis en jeu par l'Amour,
Source de nos plaisirs ainsi que de nos peines,
Dangereuses Circées, séduisantes Syrènes,
Qui corrompez les Rois et régnez dans leur cœur,
Cruelles, dont jadis je chérissais les chaînes:
Faux espoir de nos cœurs, idoles de nos sens,
Sexe vain et trompeur, qui captivez les grands,
Le sage et l'insensé, le valet et le maître,
Ecueil contre lequel il est doux de périr,
Femmes, pour une fois que vous nous faites naître,
Combien de fois, hélas! nous faites-vous mourir.

TABLEAU DE L'AMOUR.

Vers.

Soupirer près de ce qu'on aime
Est un plaisir doux et flatteur,
Ainsi d'un objet enchanteur
On sait presser l'aveu suprême
Et s'avancer vers le bonheur.
Touchés d'une égale tendresse
Et consumés des mêmes feux,
Bientôt on soupire tous deux.
L'instant qui suit produit l'ivresse,
L'Amour triomphe... on est heureux.

L'ABANDON DE LA VIRGINITÉ.

Epithalame.

De ton lit nuptial s'entr'ouvre le rideau,
Il faut nous séparer : nécessité cruelle!
Tu perds de tout tes pas la compagne fidelle,
De mon règne je perds l'ornement le plus beau.

Épouse et mère enfin, tu vas d'un dieu nouveau
Éprouver désormais la puissance et le zèle;
L'Amour qui te caresse, éparpille de l'aile
Les lys dont il se plut d'embellir ton berceau.

Elle dit, et s'enfuit comme un éclair rapide;
La nymphe dont le cœur en est encor épris,
Jusqu'à trois fois en vain la rappelle à grands cris;
Le seul Hymen descend; de sa conquête avide,
A la main de l'époux il joint sa main timide,
Et bientôt à ses pleurs ont succédé les ris.

LE ROI DE LA FÈVE.

Vers.

Pourquoi nous avoir fait un roi!
Garde pour toi le rang suprême.
Il vaut mieux vivre sous ta loi
Que de porter le diadême.

DÉPIT D'UN BUVEUR ROYALISTE.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Buveurs de la Germanie,
Quand partirez-vous enfin ?
Avez-vous conçu l'envie
D'avaler tout notre vin ?

C'est, je crois, la seule affaire,
Qui vous retient parmi nous :
Mais, soit dit sans vous déplaire,
Nous le boirions bien sans vous.

Protégez toujours la France,
Comme vous l'avez promis :
Comptez sur notre constance
A demeurer vos amis.
Nous faisons des vœux sincères
Pour être en paix avec vous :
Vivons toujours en bon frères ;
Mais vivons chacun chez nous.

Sans vous, nous serions encore
Sous un régime oppresseur ;
Mais la soif qui vous dévore
Altère notre bonheur.

Vous rendez à ma patrie
Un roi long-temps regretté,
Mais laissez-nous, je vous prie,
De quoi boire à sa santé.

FIN.

TABLE.

Chanson de Table..... 3
Chanson à Boire..... 6
Ma Bouteille..... 8
Chanson de Table..... 9
Le trin trin, Ronde..... 11
Chanson de Table..... 13
L'éloge de Bacchus..... 16
L'union de Bacchus et de l'Amour. 20
Le Coup du milieu, chanson de Table. 22
Le Vin et ma Maîtresse..... 25
Le Disciple de Bacchus..... 28

Conseils à une jolie Femme..... 30
Les Etrennes de Lise..... 32
Le Secret révélé..... 33
Le Rossignol..... 36
Les Invalides de l'Amour..... 38
Tribut à une jolie Femme..... 59
Le Dépit..... ib.
Ma façon de penser..... 41
Mes Souhaits..... 42
La Croix..... 44
L'Orphelin..... 46
Aventures de Lise..... 48
La Forge de Cupidon..... 52
Ma Maîtresse..... 55
Le Whisk..... 57
L'Aveu..... 59
La Chapelle..... 60
La Loterie..... 62
La Confession..... 65
Le Docteur..... 69
Les cinq Doigts..... 73

Le Jugement de Pâris..... 76
Chanson à Boire..... 79
Chanson de Table..... 82
Chanson de Table..... 83
Chanson à Boire..... 85
La Comparaison..... 86
La Défense..... 87
L'un vaut l'autre..... 89
La Consolation..... 90
Le Conseil..... 91
La Marchande d'Amours..... 92
Les cinq Sens..... 95
L'Epreuve..... 97
L'Amant malheureux..... 99
Portrait de la Femme..... 101
Le cœur des Dames..... 102
La Fille et le Cheval..... 105
L'Epagneul..... 107
Les Pommes..... 108
Le Toucher justifié..... 111
Mon Goût..... 113

Conseils à une jeune Veuve..... 112
Logogryphe..... 114
L'Amant d'autrefois..... 115
Des Yeux noirs et les Yeux bleus.. ib.
Boutade contre les Femmes..... 117
Tableau de l'Amour..... 118
L'Abandon de la Virginité..... 119
Le Roi de la fève..... 120
Dépit d'un Buveur royaliste..... ib.

FIN DE LA TABLE.